

FANNY
SAINTENOY

J'ai dû vous
croiser dans Paris

Bel-Air

Depuis des jours je pense à Arthur Rimbaud, je vis avec. Je rêve dans la ligne 6, je passe devant la station Glacière où j'ai vécu mes années de jeunesse festive, je vois le temps défiler avec les stations et je referme le livre de Thierry Beinstingel. Le médecin remplaçant s'est trompé de macchabée, la sœur d'Arthur pleure sur un cercueil contenant un autre corps, une jambe ou deux, peu importe. Notre poète illuminé, pas très en forme mais vivant, quitte Marseille en douce et va se construire une vie d'entrepreneur dans le nord, se marie, fait des enfants. Et on y croit.

Je rêve d'Arthur Rimbaud, fatigué et ridé, devant sa cheminée. Il caresse la tête de

son fils, lit dans la presse les travaux sur son œuvre, tout cela ne l'intéresse plus. Je lève les yeux et le visage d'un jeune homme assis pas loin, me fait sursauter. Cheveux longs, blonds, visage fin, regard perçant, sublime. La ressemblance me fait sourire, mon téléphone vibre.

J'entends la voix de mon amoureux qui crie, des sanglots la font trembler, Notre-Dame brûle, répète-t-il en boucle... Ma ville, encore en émoi et en effroi, prostrée, tous les yeux embués accrochés au sommet des flammes, rivés sur la charpente.

J'entends le bois craquer, j'imagine la fournaise, on peut donc ressentir une peine réelle et profonde pour un monument en péril. Le jeune homme regarde son portable, il reste droit, serein, un sourire insolent éclaire son visage d'ange.

Je le regarde fixement, pour oublier le désastre et le saccage, les statues qui dégringolent, les vitraux qui crépitent. Son bras droit est appuyé sur une béquille, dans l'allée, entre les places assises. Il a dû se fouler la cheville en faisant du skate, se blesser en courant. Je me raconte des

histoires sur ce personnage qui ressemble tant à celui qui faisait chanter les voyelles, celui qui fit grésiller toute la poésie de son temps en quelques années. Je reçois une photo de capture d'écran BFM, la flèche a plié, stalagmite en fusion, le bruit... en me concentrant bien, je pourrais entendre le craquement, le fracas de la chute fatale. Et si la vénérable Dame semblait entièrement comme un navire majestueux...

J'arrive bientôt, Bel-Air, le joli nom de station, près de la coulée verte. J'oublie le poète, le jeune homme, le bûcher funeste. Je vais retrouver mes enfants après une semaine de séparation.

Je descends sur le quai, devant moi le jeune homme s'est mis en route. Je le regarde encore, surprise qu'il sorte au même endroit que moi, épaules noueuses, cheveux brillants attachés, omoplates saillantes, fesses musclées. À gauche, son jean est coupé et le vide pend.

En ce soir d'avril, Arthur Rimbaud ressuscitait une seconde fois et Notre-Dame brûlait.

Institut du monde arabe

J'attends un homme que je n'ai jamais vu.
Je fais des ronds sur le grand parvis de
l'Institut du monde arabe, je patiente entre
un calme étrange et une angoisse dévorante.
J'ai peur comme si j'avais quatorze ans et
que je n'avais jamais touché la main d'un
garçon. J'ai peur comme si je devais déposer
mon cœur en haut d'une colline pour un
sacrifice barbare prévu depuis toujours.
Pourtant c'est moi qui ai lancé l'idée de
ce rendez-vous, ici, aujourd'hui... il fallait
sortir de l'ère des mots et de la rêverie.

J'ai choisi un musée parce que c'est un
endroit public mais à l'abri, celui-ci parce
qu'il est souvent vide, cette exposition

d'artistes marocains parce qu'à l'automne je suis tombée en extase aux pieds des dunes de Merzouga. Je fais semblant de croire qu'elles pourraient me porter chance. J'attends un homme que je n'ai jamais vu mais que je connais par cœur. Jamais je n'aurais cru cela possible. Jamais je ne me serais crue capable de cette démarche qui me dégoûtait : procéder à une inscription sur un site de rencontres que je méprisais par principe, commencer à correspondre avec quelques personnes qui ne m'intéressaient pas, et puis un jour tomber sur des mots qui pétillent. Moi la sauvage, la timide qui ne se confie qu'à ses amis de vingt ans, incapable de mener une conversation dans une soirée, je me suis vue jour après jour ouvrir grand toutes les portes, sans restriction ni crainte. Il a suffi d'un poème de Thomas Vinau, de quelques commentaires sur les vins du Sud, un souvenir de voyage, des titres de films. Les secrets et les récits sont entrés naturellement dans des échanges quotidiens, à doses équitables, sans calcul.

L'odeur du thé à la menthe rôde autour de moi, dans le vent. Le froid tombe sur mes épaules, quelques phrases de nos correspondances me tournent en bouche, comme les paroles d'une chanson adorée. Je n'ai raconté ce petit miracle à personne, j'avais trop peur qu'une amie rabat-joie ne me mette en garde en me racontant une rencontre catastrophique. J'attends un homme que je n'ai jamais vu avec le cœur battant, les mâchoires crispées et le gosier sec. Je connais sa vie, ses pensées, ses goûts, ses peurs et rien d'autre, vaguement son regard sur une photographie mal cadrée. Son physique m'intéresse peu, les mots ont tout devancé mais je veux découvrir le timbre de sa voix, l'odeur de son parfum, la texture de sa peau, le peu que les vêtements épais de l'hiver me laisseront toucher.

J'ai vécu de longues années d'isolement, un peu résignée mais assez heureuse, largement occupée. Du travail, des loisirs, des amis. Il faut croire qu'une alerte a sonné, la peur de vieillir un peu plus dans le silence

peut-être, la peur de parler seule un jour en écoutant la radio. Je ne sais plus rien de l'amour, de la sensualité. Comment s'embrasse-t-on? Comment se déshabille-t-on? A-t-on honte de cette tache sur sa peau, de ce bourrelet, de son propre trouble?... J'ai découvert une autre forme de désir, celui qui suinte à travers les émotions et les situations inventées, les fantasmes racontés comme des histoires. Je pensais que ça me mettrait mal à l'aise, voire que ça m'ennuierait. Tout s'est déroulé au compte-goutte, mail par mail, une remise à niveau au quotidien du cœur qui gronde, du ventre qui brûle, de la respiration altérée, des tremblements bizarres. Le désir est capable de provoquer des sursauts électriques à la lecture de simples mots sur un écran. Peut-être qu'on se met à aimer pleinement quand on a cru renoncer à tout, quand on n'a plus de cadre, plus de parcours à construire. On veut seulement vivre, encore un peu, un petit rab, un retour d'étoiles. Par pitié un bonus, même deux heures, dix minutes. Vivre.

Je fais le tour de l'immense tente berbère et respire les parfums de pâtisseries collantes et sucrées. Je m'astreins à des exercices de respiration pour éviter la syncope. J'ai peur que la magie ne s'efface, que le réel saccage les histoires construites et les rêves torrides. Et si les corps ne s'alignaient pas sur les mots ? Si les odeurs ne s'accordaient pas ?

En marchant, je fais des ronds qui m'éloignent de la façade en fer sculptée du bâtiment majestueux, les vigiles vont me prendre pour une folle. Je ne sais plus si j'attends pour de vrai ou si j'ai inventé toute cette histoire. J'aperçois au loin un blouson orange vif et un foulard vert, je devine des yeux très bleus embrumés par le froid. J'avance droit et vite, je n'ai plus peur de rien, je ne pense plus. Je veux juste que mon manteau gris se fonde le plus vite possible à la lumière d'un corps qui marche vers moi.

Dans une salle de l'Institut du monde arabe, en plein hiver, des artistes marocains ont construit une grotte en plâtre avec une toute petite entrée de tipi devant laquelle

il faut laisser ses chaussures. Un abri très sombre au plafond duquel brille un immense lustre de feu, cuivre et or.